

« Ne pas pouvoir laisser d'héritiers de leur pauvreté » (Exorde de Cîteaux, II, 7)*

Beaucoup de choses ont déjà été dites sur la Charte de charité lors de la célébration de son neuvième centenaire. Aujourd'hui, nous avons trois conférences consécutives. Pour ne pas répéter ce qui a déjà été dit, ni être lassant, je vais seulement souligner certains aspects qui sont particulièrement intéressants et actuels.

Dans l'Exorde de Cîteaux, qui peut être considéré comme un prologue à la Charte de charité, on lit ceci :

⁷ De son temps, ce verset de l'Écriture se vérifia tout à fait : « Les yeux du Seigneur sont sur les justes et ses oreilles sont attentives à leurs prières. » Alors le petit troupeau ne se plaignait que d'une chose : de sa petitesse, et les pauvres du Christ n'avaient qu'une crainte – mais cette crainte les poussait au bord du désespoir : celle de ne pouvoir laisser d'héritiers de leur pauvreté. Leurs voisins avaient bien en honneur la sainteté de leur vie, mais ils abhorraient leur austérité, répugnant à imiter ceux qu'ils fréquentaient avec vénération.

⁸ Dieu, pour qui il est facile de tirer le grand du petit, l'abondance de la disette, contre toute attente, incita le cœur d'un grand nombre à les imiter de telle sorte qu'au noviciat il y eut trente personnes à vivre ensemble, aussi bien clercs que laïcs, et ceux-ci nobles et puissants dans le monde.

⁹ À partir de cette visite du ciel si imprévue, si heureuse, la stérile qui n'enfantait pas se mit enfin tout naturellement à se réjouir, tellement étaient devenus nombreux les fils de la délaissée¹.

* Texte d'une conférence tenue à Las Huelgas (Espagne), le 9 septembre 2019, pour le neuvième centenaire de l'approbation de la Charte de charité par le pape Calixte II. La traduction de l'espagnol a été assurée par Raphaël Garcia Pelayo, ocsso, de l'abbaye de Cîteaux, que nous remercions très fraternellement.

1. *Exorde de Cîteaux*, II, 7-9, dans *Origines cisterciennes. Les plus anciens textes*, Paris, Cerf, 1998, p. 74-75. Cf. *Petit Exorde*, 16 : « Une certaine tristesse affecta cet homme de Dieu, l'abbé dont nous avons parlé, et les siens : il était rare que quelqu'un, en ces jours, vînt se joindre à eux pour les imiter. Ces hommes saints, ayant trouvé par la grâce du ciel le trésor des vertus, brûlaient du désir de le transmettre à des successeurs pour le faire servir au salut d'un grand nombre ; mais presque tous ceux qui voyaient l'austérité inaccoutumée et presque inouïe

Au-delà de cette fin heureuse, je souhaite souligner le fait même qui a fait souffrir les premiers cisterciens : « Ne pas pouvoir laisser d'héritiers de leur pauvreté », de leur charisme. Ils regrettaient leur petitesse, leur petit nombre, mais pas les difficultés de la vie ni les austérités qu'ils rencontraient au début². Il est vrai qu'ils auraient aimé être plus nombreux depuis le début, et ils regrettaient d'être si peu, mais cela ne les a pas rebutés, car ils savaient bien que Dieu pouvait être servi de la même manière, étant nombreux ou peu nombreux, car il nous appelle pour que nous lui répondions individuellement.

Mais il y avait quelque chose qui les faisait souffrir plus intensément, la peur de ne pas pouvoir transmettre aux autres le don reçu, donnant ainsi une continuité au don de Dieu qu'est le charisme cistercien³. En se regardant, ils se lamentaient sur leur petit nombre. En regardant le plan de Dieu, ils craignaient qu'il finisse par échouer. Ils avaient reçu un charisme, un grand cadeau pour leur propre vie et pour l'Église, et ils ne voulaient pas qu'il soit perdu. Ils voulaient partager avec les autres ce don qui donnait sens à leur vie et les rendait heureux.

Une fois, quelqu'un m'a témoigné de sa compassion pour le manque de vocations. Je ne sais pas pourquoi la réponse suivante m'est sortie du cœur : « Ne ressentez pas de compassion pour moi, parce que j'ai vécu ce que je voulais ; vous devez avoir de la peine pour vous, car si la vie monastique et le charisme cistercien disparaissent, un trésor disparaît pour l'Église et pour le monde, des points de référence bien nécessaires pour beaucoup. »

Il est beau de voir comment ce rude désert se vit dans nos communautés avec une certaine tranquillité, une paix reconnaissante pour tout ce qui a été reçu et confiante de savoir que nous sommes entre les mains de celui qui nous a appelés. Maintenant, il nous est demandé de vivre en paix et de faire confiance dans tous les événements, en nous souvenant des paroles d'Elqana à sa femme Anne, stérile malgré le fait qu'elle fût la préférée : « Et moi, est-ce que je ne compte pas à tes yeux plus que dix fils ? » (1 Sm 1, 8).

Mais le zèle de Dieu nous fait sentir que nous devons travailler pour permettre à notre charisme de se perpétuer, pas tant pour nous que pour l'Église et les gens de notre temps qui aspirent à la spiritualité.

de leur vie ou qui en entendaient parler, étaient plus pressés de s'éloigner d'eux de cœur et de corps que de s'approcher, et ils ne cessaient de douter de leur persévérance. Cependant la miséricorde de Dieu, qui avait inspiré aux siens de créer cette milice spirituelle, ne tarda pas à la développer et à la mener à sa perfection au profit d'un grand nombre, comme la suite le montrera » (*Origines cisterciennes*, p. 65-66).

2. « *Solum plangeret quod pusillus esset.* »

3. « *Hoc solum inquam metuerent et metuerent pene usque ad desperationem, Christi pauperes suae se non posse relinquere paupertatis heredes.* »

Dieu a fait croître ce que Paul a semé et qu'Apollos a arrosé (cf. 1 Co 3, 6). Autrement dit, nous devons être conscients de cela et essayer de mettre tous les moyens à notre disposition pour semer et arroser, car c'est alors seulement que Dieu fera grandir. Nous avons de nombreux moyens à notre portée, sachant que ce qui nous est demandé, c'est de travailler, et non pas d'obtenir un succès ou de parvenir à la récolte.

Il est un travail intérieur, à faire d'abord au sein de nos communautés, qui vise à améliorer les relations fraternelles, car ce sont elles qui révèlent la qualité de notre vie contemplative. Un amour sincère et patient qui sache accueillir chaque frère et sœur comme il est, sans prétexter les différences pour justifier la rupture. N'oubliez pas la première chose que quiconque qui s'approche d'une de nos communautés perçoit, ce sont les relations fraternelles, le bon ou le mauvais esprit qui existe entre les frères ou les sœurs, l'amour qu'ils ont, comment ils s'acceptent et comment ils affrontent les frictions quotidiennes.

Et puis, il y a la vie de prière qui n'est pas seulement calculée en termes d'Heures, mais se mesure par le regard contemplatif devant les événements et les gens, sachant que Dieu est au milieu de nous et qu'Il est celui qui accomplit le miracle de la communauté, parce que la communauté est l'œuvre de Dieu. Qu'il soit possible dans nos communautés de ressentir l'expérience mystique que seule la foi est capable de donner, comme la prière silencieuse le fait au-delà des sentiments ! Que nous puissions expérimenter une vie qui ne s'accroche pas aux choses matérielles et sache se nourrir surtout des choses spirituelles, qui s'engage en tout sans se laisser prendre par rien, qui soumette les sens corporels au sens spirituel.

Un autre travail que nous devons réaliser, à l'extérieur de nos communautés animées par l'esprit missionnaire auquel l'Église nous invite, est de partager ce que nous avons reçu. Ceci se réalise principalement à travers l'accueil, afin de préserver ainsi notre dimension monastique et contemplative, en annonçant et en partageant notre spiritualité avec ceux qui y aspirent, mais ne savent même pas que nous existons. « Comment mettre sa foi en lui, si on ne l'a pas entendu ? » Saint Paul nous rappelle que « la foi naît de ce que l'on entend » (cf. Rm 10, 14.17), qu'il faut que quelqu'un l'annonce pour qu'elle soit connue et accueillie. Et sans jamais oublier que le témoignage de vie attire plus que le discours élaboré. Quiconque nous regarde devrait facilement saisir la joie avec laquelle nous vivons notre charisme, la foi qui nous habite et le bonheur que la vie commune nous donne dans les relations fraternelles fondées sur l'amour. Regardez comme ils s'aiment ! C'est l'exclamation que nous devrions provoquer chez ceux qui nous voient, selon le Seigneur Jésus.

L'expérience de notre pauvreté

Paradoxalement, la pauvreté est un don de Dieu pour ceux qui le recherchent. La pauvreté n'est rien d'autre que d'arrêter de rechercher les sécurités humaines pour vivre en toute confiance notre filiation divine. Quand nous étions enfants, nous savions que nous avions tout, bien que nos poches fussent vides, parce que nous attendions tout de nos parents. Et si nous voulions quelque chose, nous le leur demandions. Nous sommes devenus adultes et nous avons oublié l'attitude des favoris de Jésus. C'est pourquoi la Providence divine nous donne à certains moments de notre histoire et de notre vie l'occasion de retrouver cette attitude que Dieu aime tant.

L'expérience de notre pauvreté nous fait lever les yeux et prendre conscience de notre filiation, que tout nous vient du Père et que la communauté elle-même finit par être un bel édifice car l'amour de Dieu nous rassemble lorsque nous laissons Jésus habiter au milieu de nous. Ainsi la pauvreté s'avère être notre plus grande richesse en raison de la transformation qu'elle opère en nous.

La prédilection de Dieu a toujours été manifestée, particulièrement au milieu de la pauvreté, comme cela s'est vu dans le dénuement qui accompagnait nos Fondateurs dans les premières années. Au moment où leur fondation semblait près de mourir à la naissance, quand tout se retourna contre eux, abandonnés par ceux qui les avaient conduits au désert cistercien et aussi par quelques compagnons de la première heure, ils ont su faire confiance et suivre fermement le chemin commencé sans se soucier de rien d'autre que de répondre à l'appel divin. Cette pauvreté du cœur s'est avérée être l'engrais le plus fécond pour la petite graine plantée.

La richesse nous donne la sécurité et nous incite à la fierté, car nous pensons que ce que nous avons est à nous parce que nous l'avons mérité. La richesse nous isole des autres à cause de l'autonomie qu'elle génère en nous et de l'envie qu'elle génère chez les autres. Cette réalité, que nous constatons au sein de nos communautés, se retrouve également entre les communautés de l'Ordre et leurs représentants, lorsque certaines sont jugées meilleures que les autres. Saint Benoît en était pleinement conscient et il a mis en pratique divers moyens au sein de la communauté pour lutter contre l'arrogance, avec humilité, exigeant que les frères rivalisent dans la charité, cédant la priorité aux autres, se lavant les pieds les uns des autres, etc.

C'est ce que la Charte de charité souhaite voir vivre entre les monastères et leurs représentants. D'où les marques d'honneur et de respect qu'ils doivent se donner mutuellement, jusqu'à laisser la présidence. Les humbles et les pauvres ne s'accrochent pas aux apparences parce

qu'ils ne croient pas être supérieurs à quiconque. Cela facilite grandement les relations personnelles et la charité fraternelle.

La charité est notre richesse et notre force

La superbe expression de nos Pères fondateurs pour baptiser le document présenté au pape Calixte II en vue de son approbation le 23 décembre 1119 est très significative : « Charte de charité ». Avec lui, l'Ordre cistercien est officiellement né en tant qu'ordre reconnu par l'Église. Saint Bernard présente la charité comme le mortier qui joint les pierres du bâtiment qu'est la communauté, empêchant la rugosité de chacune d'entre elles d'endommager les autres et permettant la construction d'un bâtiment solide dans l'unité. Cette charité qui doit unir les frères est la même qui doit unir toutes nos communautés qui forment une seule famille.

Ce qui rend le bâtiment grand et solide, c'est sa cohésion. Les pierres de taille isolées et entassées sans dessus dessous ne sont qu'un tas de pierres. Le fait que les pierres soient placées de manière ordonnée et jointes par le mortier, c'est cela qui fait de ce tas de pierres un ensemble nouveau, grand et utile. De la même manière, la charité qui unit nos communautés est ce qui donne de la solidité à notre édifice monastique, solidité plus utile et significative que la grandeur du monument. Un grand bâtiment mal assemblé est dangereux car il menace ruine. En revanche, un bâtiment solide, bien que petit, est très utile. Ainsi en va-t-il de nos communautés. Ne nous inquiétons pas de la petitesse, mais de la cohésion.

Il est mauvais de vivre replié sur ses propres besoins. Qui vit pour lui-même dans la communauté ne crée pas de communauté. La même chose peut être dite de l'ensemble de notre ordre. Lorsque nous ne nous préoccupons que de notre communauté, nous oublions le corps que forme l'Ordre dans son ensemble. Et cela est très dangereux, surtout dans les moments difficiles. Si le corps est malade et affaibli et que la main n'est pas concernée parce qu'elle va bien, faites-lui savoir que la santé de son corps va bientôt l'affecter.

Un membre du corps, aussi doué soit-il, n'est rien lorsqu'il s'éloigne du corps. En être conscient nous rend plus humbles face à nos qualités personnelles, dont nous savons qu'elles appartiennent à la communauté, et nous rend plus patients envers les faiblesses des autres, dont nous savons qu'elles sont aussi les nôtres dès lors que nous formons le même corps.

Avec les années qui passent, nous pouvons devenir plus sceptiques, mais nous devons garder l'ardeur et l'amour premiers, rester pleins d'espoir, déterminés, confiants. On ne nous demande pas de faire

confiance à nos forces, mais à la puissance de Dieu en nous. Jésus nous rappelle qu'il est la vigne et que nous sommes les sarments, et que nous ne pouvons porter des fruits qu'unis à lui : sans moi, vous ne pouvez rien faire, nous dit-il. Sans lui nous restons stériles. Peu importe la quantité de dons que nous avons ! Peu importe l'authenticité avec laquelle nous pensons vivre ! Hors du Corps du Christ, qu'est la communauté, nous ne sommes rien. La communion n'est pas un simple projet humain, mais le projet de Dieu en nous. Comment vivre cette communion aussi entre les monastères ?

Projets communs de collaboration

« Si vous voulez arriver rapidement, partez seul ; mais si vous voulez aller loin, allez-y avec d'autres. » C'est une expression pleine de sagesse dont nous, qui vivons en communauté, sommes témoins.

L'individualisme nous porte à croire que nous pouvons vivre sans les autres. Alors, nous ne nous soucions pas d'eux, nous fermant ainsi à la vie que le corps nous donne et lui refusant la nôtre. Cela ne peut qu'annoncer la mort.

Notre ordre est éminemment cénobitique. Il s'est formé avec des liens fraternels très forts. Son fondement même était un acte communautaire, d'un groupe de frères unis par le même charisme. Déjà dans les premiers documents, la référence aux frères qui ont décidé ensemble de telle ou telle chose ne cesse d'apparaître. Si l'on regarde dans le prologue de la Charte de charité, on retrouve déjà une telle attitude. On ne nous dit pas que ce document a été préparé seulement par l'abbé Étienne Harding, mais « l'abbé Dom Étienne et ses frères ». Cela ne diminue en rien l'autorité de l'abbé, mais la dimension communautaire des décisions est maintes fois soulignée. La fondation même de Cîteaux était un événement collectif. Les termes du décret sont très clairs : Dom Étienne et ses frères ont établi qu'aucune abbaye ne devait être fondée dans un diocèse sans l'autorisation de l'évêque. Ces frères ont établi la façon dont les moines éparpillés dans de nouvelles fondations resteraient unis. Ils pensaient également que ce décret s'appellerait Charte de charité.

Pour cette raison, tous les frères de toutes les communautés devraient se sentir impliqués dans la situation actuelle de l'Ordre et tous les supérieurs devraient être très ouverts et attentifs à toute initiative qui pourrait venir de l'Esprit à travers eux. Il est facile de dire qu'aucune communauté n'est superflue, mais il est difficile d'avoir une attitude d'écoute et d'accueil quand nous faisons partie d'un ordre avec tant de siècles derrière nous. Ces siècles garantissent la solidité de notre charisme, mais nous surprennent aussi quand nous voyons

comment notre style de vie s'est adapté de manière étonnante au fil du temps. Dans notre monastère de Santa María de Huerta, je le vérifie chaque jour lorsque je m'y promène. Cela me frappe de comparer la sobriété des salles romanes du XII^e siècle avec la richesse artistique de la Renaissance du XVI^e siècle ou l'exubérance baroque du XVIII^e. Le monastère a toujours été habité par la même communauté cistercienne, mais son mode de vie a varié selon les époques. Comme cela s'est également produit pour les charges des frères convers si clairement définies au XII^e siècle, et si diverses plus tard. On peut noter aussi l'importance d'un développement culturel qui est passé d'un simple *armarium* pour les livres au XIII^e siècle à une grande bibliothèque et des moines dédiés à la science et à l'enseignement dans les universités au cours du Siècle d'Or espagnol. Et qu'en est-il de la situation actuelle, dans laquelle nous devons vivre ouverts au tourisme et à d'autres réalités ? En voyant le monastère, certains critiquent son mélange de styles, mais pour moi, c'est un reflet clair de la belle variété de la communauté et de l'Ordre au fil du temps. Laquelle de ses parties est la plus pure et la plus authentique ? Si on prend les origines comme point de comparaison, il ne fait aucun doute que c'est le style le plus ancien. Si c'est par rapport à ce que l'Esprit a demandé, il ne fait aucun doute que c'est le style du siècle où l'on vivait, celui qui a permis aux moines d'être significatifs pour l'Église et pour la société de leur époque.

Je me suis toujours demandé si nous comprenions vraiment cela et nous l'accueillions du fond du cœur sans nous limiter à imposer certaines formes qui ont la garantie des temps passés, ou certaines formes qui prétendent avoir la garantie des tendances actuelles. La clé est de comprendre l'attitude qui découle de la Charte de charité, où une tentative est faite pour répondre au mouvement de l'Esprit au sein de la communauté, vivant la règle de saint Benoît à une époque ecclésiastique et culturelle spécifique. C'est un processus communautaire. Quand nous passerons du mien au nôtre, illuminés par l'Esprit, alors nous trouverons la lumière et la force pour le réaliser.

Et n'oublions pas que les rêves et les idéaux ne sont que la force qui nous pousse à promouvoir des actions concrètes pour nous aider à affronter le temps que nous vivons dans nos communautés et dans tout l'Ordre. Celui qui pense résoudre déjà ses problèmes parce qu'il en a les moyens, découvrira bientôt qu'il était plus nu qu'il ne l'imaginait.

Isidoro ANGUITA, ocs
abbé

Monasterio Cisterciense
ES – 42260 S. MARIA DE HUERTA (SORIA)